



PHOTOGRAPHIE
LES INDIENS
DE PATAGONIE,
UN MONDE
DISPARU

CULTURE

Une Terre de Feu et de mythes

Aux Rencontres d'Arles, une exposition permet de découvrir les splendides photos de Martin Gusinde, un prêtre allemand qui photographia les Indiens et leur culture en voie de disparition

PHOTOGRAPHIE

ARLES - envoyée spéciale

Des cultures indiennes régnant autrefois sur la Terre de Feu, il ne reste pas grand-chose : des outils en os et en coquillage, des paniers, des masques... Car dans cet archipel tout au bout du monde, balayé par la neige et les vents violents, les Indiens Selk'nam, Yamana ou Kawésqar avaient une culture essentiellement orale. Le XIX^e siècle a signé la fin de leurs langues et de leurs traditions, quasiment de leur existence : chassés comme des animaux par les chercheurs d'or ou les éleveurs européens qui gardaient leurs oreilles comme trophées, ils ont été décimés par les maladies importées avec les vêtements des Blancs, noyés dans l'alcool, acculturés par les missions chrétiennes.

De ces peuples demeurent cependant des photographies d'une magie époustouflante. On peut les découvrir aux Rencontres d'Ar-

les, jusqu'au 20 septembre, et dans un très beau livre aux Editions Xavier Barral. Elles sont le fait de Martin Gusinde, un prêtre allemand qui, au début du XX^e siècle, s'est fait accepter par les populations indiennes et a laissé des photos de paysages à couper le souffle, des portraits aux regards intenses, des rituels. En particulier, il s'est penché sur les Selk'nam et leur mythologie fascinante : d'étranges masques et costumes, des peintures corporelles faites de traits et de points, et une tripotée de personnages magiques – esprits farcesques, bienfaiteurs ou malfaisants.

Jusqu'ici, les riches archives du prêtre (1 200 négatifs verre et nitrate, des carnets, des enregistrements), dont une partie seulement a été publiée, étaient conservées en Allemagne par l'institut Anthropos, qui dépend de la congrégation catholique à laquelle appartenait Gusinde. L'éditeur Xavier Barral, qui est aussi navigateur, est tombé sur des productions de ces images en fai-

les années 1980. Avec Christine Barthe, conservatrice pour la photographie au Musée du quai Branly, ils ont fait le voyage vers Saint-Augustin, près de Bonn, ont sélectionné 200 images, scanné les négatifs, réalisé des tirages, monté l'exposition.

Etonnant parcours que celui de Martin Gusinde, que l'on découvre sur ses propres images, blond aux lunettes rondes, l'air austère. Impressionné, enfant, par les « zoos humains », cet Allemand est devenu missionnaire et a rejoint la Société du Verbe-Divin, une congrégation religieuse missionnaire qui insiste sur l'apprentissage des langues et l'immersion dans les cultures des peuples rencontrés. Installé à Santiago en 1912 comme professeur de lycée, Gusinde va apprendre la langue des Selk'nam et fera quatre voyages en Terre de Feu, de 1918 à 1924. « C'est sur ses propres fonds, pas ceux de son ordre, qu'il a financé ses voyages », précise Christine Barthe. Ce drôle de missionnaire n'a pas cherché à évangéli-



ser les Indiens, c'est même plutôt le contraire : il sera l'un des rares Occidentaux à être initié aux rituels du Haïn, qui marque chez les Selk'nam le passage à l'âge adulte.

D'abord plein d'espoir à l'idée de se plonger dans la culture indienne, Gusinde va vite déchanter : des 3 000 Selk'nam présents vingt ans plus tôt, seuls 300 ont survécu, miséreux, dans des missions chrétiennes. Le contact est d'abord difficile, jusqu'à ce que Gusinde, malade, soit soigné par le chaman du groupe, Ventura Teneesk, un moustachu dont le beau portrait ouvre l'exposition. Peut-être en raison de sa formation religieuse, Gusinde va moins s'intéresser à la vie quotidienne qu'aux rituels des Indiens, qu'il photographie durant les rares jours de beau temps, avec un talent certain.

Le prêtre va aider les Selk'nam à organiser leur rituel du Haïn, tradition en perte, en 1923. Au cours de cette cérémonie complexe qui peut durer une année, et qui nécessite la construction d'une hutte spéciale, les jeunes garçons sont initiés aux secrets de la communauté. Danses et parades, mises à l'épreuve et initiation caractérisent ce rite en grande partie interdit aux femmes. Des personnages interprètent différents esprits magiques, féminins ou masculins, qui peuvent être violents ou amicaux : un clown cornu qui sème la terreur chez les femmes, l'ogresse Xalpen et son incroyable bébé au corps couvert de duvet d'outarde, Ullen, le bouffon à rayures, Tanu, le monstre mi-homme mi-femme qui ne marche qu'à reculons...

Les images étonnantes et spectaculaires de Gusinde mettent en valeur les peintures corporelles – rayures et pois sont tracés avec de la poudre d'os –, les costumes et les caractères des personnages monstrueux qui se détachent sur la neige. On sent l'empathie du photographe, sensible à l'aspect théâtral de la cérémonie : complice du rite, il donne le nom des

esprits, mais ne révèle pas le nom de celui qui se cache dessous. « *J'ai essayé de me débarrasser de la pensée européenne, des valeurs de la modernité et de tout sentiment, afin de capter, de comprendre un univers conceptuel particulièrement singulier* », écrit Martin Gusinde. Il fait poser les « esprits » dans des attitudes en accord avec leur caractère mythologique, les poings serrés, le masque baissé. Même ses images des Indiens « en civil » ont aussi ce côté complice : pas de vues de « types », de face et de profil, mais des portraits qui présentent des individus, donnent leur nom, leur lignée.

Chez les autres groupes, Yamana et Kawésqar, Gusinde s'intéresse aussi aux jeux, ceux des enfants comme des adultes – on voit des garçonnets au visage peint s'enfoncer des brindilles dans la bouche et dans le nez, comme s'il leur poussait des défenses, pour « *effrayer les femmes* ». « *Il s'intéresse au jeu comme ciment du groupe* », note Xavier Barral. Contrairement à Edward Sheriff Curtis, photographe des Indiens d'Amérique du Nord, qui n'hésitait pas à ressusciter dans ses photographies les costumes et les traditions perdus, Gusinde ne recrée rien mais montre la confrontation entre le monde occidental et les traditions : chez les Yamana, les portraits mêlent à la fois les peintures de deuil, la coiffure en duvet d'oie et la chemise à boutons occidentale.

Signe du nouvel intérêt porté aux cultures indiennes anciennes, les archives Gusinde – ses enregistrements sur rouleaux de cire, ses carnets écrits en sténographie allemande du début du siècle – sont actuellement retranscrites, traduites et étudiées par des chercheurs. Après Arles, l'exposition voyagera en Argentine puis au Chili, pays dont l'attachée culturelle en France, Maria-Paz Santibanez, a fait le déplacement à Arles. Découvrant les partitions des mélopées indiennes recopiées par Gusinde, celle qui est aussi pianiste s'est mise à

chanter, faisant revivre dans le cloître Saint-Trophime les chants d'un monde disparu. ■

CLAIRE GUILLOT

L'Esprit des hommes de la Terre de Feu, de Martin Gusinde, éd. Xavier Barral, 230 photos, 300 p., 60 €. *Martin Gusinde. L'Esprit des hommes de la Terre de Feu. Cloître Saint-Trophime. De 9 heures à 19 heures. Jusqu'au 20 septembre.*

« J'ai essayé de me débarrasser de la pensée européenne, des valeurs de la modernité afin de comprendre un univers conceptuel particulièrement singulier »

MARTIN GUSINDE



**« Cérémonie
du Haïn, rite
Selk'nam » (1923).
Dans
la mythologie,
les Koshménk
partent
à la recherche
d'une épouse
infidèle, Kulan,
femme de la nuit.**

MARTIN GUSINDE /
ANTHROPOS INSTITUT /
ÉDITIONS XAVIER BARRAL